

LA C. M. B. A.

Par les présentes, je nomme l'*Echo*, de St-Hyacinthe, un organe officiel de la C. M. B. A.

DR J. A. MACCABE,
Grand Président.

UNION ST-JOSEPH

(Suite.)

Et, n'allez pas objecter que nous n'avons pas besoin de nous prémunir à l'avance contre des maux qui sont encore loin de nous, que nous sommes des gens qui voyons tout en noir ; car je serais en droit de vous demander : d'où vient donc que, même dans notre pays, nous avons eu déjà de nombreux exemples de ces grèves qui causent tant de désordres et de misères dans les vieux pays ? N'avez-vous pas appris ces jours derniers, par la voix des journaux, la grève des cordonniers à Québec, dans la capitale même de cette province—sans vouloir disculper les patrons qui ont abusé, à ce qu'on dit, du silence de nos lois sur ces matières, ou de la trop grande liberté qu'elles leur donnent. Comme vous le voyez, je puis me prévaloir d'un exemple tout récent pour justifier ce que je viens d'avancer. Mais pourtant, cette grève n'est qu'un faible écho de cette autre bien plus terrible encore, que les journaux d'Europe nous apportaient cette semaine. A Paris, la capitale de la France, le foyer de l'esprit humain, 6,000 boulangers se préparent à une grève et veulent affamer et réduire la ville ; les bouchers menacent d'en faire autant : on se bat avec la police qui s'efforce d'arrêter les chefs du soulèvement. Comprenez-vous, maintenant, le motif de l'éveil général qui se donne, afin de prévenir la venue ou le retour de choses aussi désagréables, et aussi ruineuses pour le riche comme pour le pauvre.

Dans nos campagnes, il est vrai, ces événements ne sont pas à craindre ; les populations sont paisibles, et d'ailleurs, elles n'ont aucun intérêt à troubler la tranquillité publique, car chacun est pour ainsi dire son maître ici, et ne relève de personne, ce qui est bien différent dans les centres manufacturiers. Mais ceux qui peuplent les villes, aujourd'hui, sont pour la plupart des gens qui arrivent des campagnes, et s'ils avaient tous été bien éclairés à ce sujet, et mis en garde contre ces dangers ; si on leur

nêtes et moins pénibles d'obtenir justice, ils ne tremperaient peut-être pas dans ces complots néfastes, ces trames odieusement ourdies contre les patrons et qui amènent l'appauvrissement des familles de la société toute entière ; qui sont une source de mécontentements, parce qu'ils aggravent la condition de l'ouvrier, loin de l'améliorer ; parce que les dissensions qu'ils font naître fomentent les troubles, entretiennent un malaise général et créent une misère plus profonde chez la classe ouvrière.

Allons, Messieurs, le danger est signalé et il faut à tout prix le parer ; mais comment arriverons-nous à l'éviter ? Je réponds incontinent : par la même voie que suivent aujourd'hui ceux qui tentent de se régénérer, par le moyen de l'association catholique. Car je n'en vois nulle part de meilleur : aucune autre ne répond mieux à la solution du problème qui résulte des difficultés présentées dans ces matières.

Messieurs, ce n'est pas la première fois, j'espère, que ce mot résonne à vos oreilles : depuis longtemps déjà les bruits de la renommée nous l'ont apporté, et vous avez ouï parler en maintes circonstances, de cette crise sociale qui a bouleversé la France et le vieux monde tout entier, et que l'on appelle communément la Révolution française. Il y a un siècle à peine que ce souffle révolutionnaire s'est déchaîné sur l'Europe qu'il a couverte de sang, de ruines morales et matérielles ; et aujourd'hui plus que jamais nous en ressentons les funestes effets. Messieurs, je n'ai pas l'intention de vous entraîner dans les détails de cet événement extraordinaire ; je ne m'arrêterai pas non plus à vous entretenir des causes de la Révolution, ni des maux qu'elle a engendrés, car il n'est pas nécessaire de remonter les siècles, ni d'aller chercher dans la nuit du temps des choses qui n'ont guère de rapports avec ce qu'il vous importe tout d'abord de connaître, afin de trouver le motif capable de vous engager à prendre des moyens sûrs et efficaces pour vous protéger contre le mal que l'on vous signale. Qu'il vous suffise de savoir que cette Révolution en est arrivée à mettre l'homme à la place de Dieu, la créature à la place de son Créateur, et en prétendant affranchir l'ouvrier de la misère, elle a voulu qu'il ne crût plus en Dieu. Les troubles et les misères qui suivirent ont montré le mauvais effet de semblables principes mis en pratique ; aussi, le comte Albert de Mun, qui est à la tête des Cercles catholiques en France, dit avec raison qu'on ne saurait progresser sans respecter la tradition et s'appuyer sur la foi. En